

LE GESTE

*Quand à l'Amour vrai le cœur s'abandonne,
Le cœur s'enrichit de chaque lambeau
Qu'il donne ; il n'est pas de geste plus beau
Que la main qui s'ouvre et la main qui donne :*

*Donc, les bras ouverts, j'irai mon chemin
Et j'effeuillerai les roses du rêve
Pour ceux qu'oublia le bonheur humain,*

*Pour les pauvres gens qui souffrent sans trêve ;
Donc, les bras ouverts, j'irai mon chemin,
J'aimerai toujours... et la vie est brève,*

*Brève pour oser le geste sans fin
De Dieu créateur qui donne et pardonne,
Et tout le secret du geste divin...*

Est la main qui s'ouvre et la main qui donne.

EDOUARD PHILIPPI.

HISTOIRE NATURELLE

LES ANIMAUX POLAIRES

Après de longs mois d'une nuit profonde et ininterrompue, si ce n'est par quelques aurores boréales, ni aussi fréquentes ni aussi généralement splendides que se plaisent à le raconter les explorateurs en chambre, une faible lumière paraît, souvent obscurcie de brouillards : ce n'est pas encore le jour, mais c'est l'aube du jour polaire, qui durera à son tour plusieurs mois, sans aucune alternative de ces nuits bienfaisantes à nous autres naturels des régions tempérées. Cette aube d'un jour trop long succédant à une nuit interminable marque le réveil de la nature, telle quelle.

Excepté l'homme, qui ne fait jamais rien comme les autres, tous les animaux de ces régions glacées ont employé la nuit à dormir, comme il convient, sans s'inquiéter de sa durée ; ils s'éveillent, s'étirent et bâillent ; puis les angoisses de la faim ne tardent pas à se faire sentir, leur dernier repas étant un peu loin, ils songent à se procurer à déjeuner. Un dégel suffisant a déchiré par endroits l'épais linceul de glace qui couvrait la mer, et les amphibiens peuvent aller à la pêche ; tandis que l'homme et d'autres mammifères terrestres, qui n'attendaient que cette occasion, se précipitent à la chasse des amphibiens.

Le plus formidable des habitants de ces contrées peu séduisantes, et non le moins habile de ces chasseurs, c'est sans contredit l'ours polaire, le tyran des glaces, énorme bête qui atteint jusqu'à sept pieds de hauteur et qui unit la force du lion à la férocité de l'hyène. Ce n'est pas qu'il soit absolument effrayant à première vue, il a plutôt l'air gauche et lourd, et si sa force se trahit d'elle-même, on est loin de soupçonner l'adresse et la ruse dont il est capable et qu'il déploie, du reste, en toute occasion. Comme il tire de la mer le plus clair de sa subsistance, il semble n'avoir d'autre résidence que les glaces flottantes ou celles du rivage ; il est la seule espèce de sa famille qui ait des mœurs franchement maritimes, et, pour la poine, il diffère des autres espèces d'ours par une tête aplatie et un col relativement long. Entièrement carnivore (*), il dévore toute sorte d'animaux marins ou terrestres, vivants ou morts faisant aussi bien son affaire à l'occasion des carcasses flottantes des baleines et autres cétacés ou poissons ayant éprouvé des avaries. Il nage avec une adresse et une rapidité incomparables ; à terre, son pas lourd, irrégulier, une fois lancé atteint la vitesse du trot d'un cheval. La fourrure courte et serrée de l'ours polaire est d'un blanc argenté, taché de jaune ; la sole de ses larges pieds est presque entièrement couverte de longs poils, ses griffes sont noires, courtes et très courbes ; ses yeux sont couverts d'une membrane qui a pour mission de les protéger contre la réflexion des rayons lumineux par la blancheur éclatante des neiges.

On dit que pressé par la faim, l'ours blanc attaque l'homme. Nous devons toutefois constater que la plu-

part des observateurs sérieux s'accordent à nous le montrer fuyant l'homme qui le poursuit, ce qui ne veut pas dire que, poussé dans ses derniers retranchements, il ne lui fasse tête. Ce qui est certain, c'est qu'il n'hésite pas à attaquer le morse, malgré ses terribles défenses, et qu'il en vient à bout ; mais son gibier de prédilection, c'est le phoque inoffensif et désarmé. Phoque ou morse, d'ailleurs, c'est dans l'attaque de ce gibier que l'ours polaire déploie une adresse et une ruse qu'un renard pourrait lui envier.

Sur la terre, ou plutôt sur la glace ferme, l'ours se glisse avec des précautions inouïes derrière les roches ou les blocs de glace, profitant des anfractuosités et des saillies pour se rapprocher de la proie qu'il convoite ; mais cette proie se trouve-t-elle, comme cela arrive souvent, couchée sur un glaçon flottant au large ; notre chasseur se laisse glisser silencieusement à l'eau, à près d'un kilomètre de distance et en feignant de fixer son attention d'un autre côté, puis il nage avec la rapidité qui lui est propre et toujours sans bruit vers le glaçon où sa victime prend ses ébats en toute sécurité, laissant à peine ses naseaux dépasser le niveau de l'eau ; il aborde enfin le glaçon, s'y accroche, atteint la surface émergée, fait un bond, et d'un coup de sa terrible griffe, éventre le malheureux amphibie avant même qu'il ait eu connaissance du danger. Avec un phoque, l'affaire est faite en un clin d'œil ; mais s'il n'est pas rare qu'un morse se rebiffe et qu'une lutte s'engage entre les deux ennemis, il l'est bien plus que l'ours succombe dans cette lutte.

Les phoques, si mal que les ours blancs agissent à leur égard, ont des ennemis plus terribles et plus cruels encore dans les hommes. Il faut être juste et reconnaître que les Groënlandais, par exemple, qui n'ont guère d'autres champs que la mer glacée et d'autres troupeaux que les troupeaux des phoques qui y "paissent," ont autre chose à faire avec ceux-ci que d'entreprendre leur éducation. C'est aux dépens du



D'un coup de sa terrible griffe, il éventre le malheureux amphibie

phoque qu'ils se nourrissent, se vêtent, s'éclairent se chauffent et cuisent leurs aliments ; qu'ils couvrent leurs maisons et leurs bateaux, qu'ils vitrent leurs fenêtres, cousent leurs vêtements, conservent le poisson desséché, que sais-je encore ? L'Esquimau, somme toute, vit du phoque, et je ne vois pas de quoi il vivrait sans lui. Aussi, le capture-t-il par tous les moyens imaginables : à l'aide de filets, de harpons, à coups de fusil et surtout à coups de trique ou de gaffe. Mais il n'y a pas de chasseurs de phoque que ceux qui en ont un aussi pressant besoin. Les Européens et les Américains arment chaque année de nombreux navires à destination de cette chasse comme de celle de la baleine, car la peau et l'huile de phoque alimentent des industries prospères et exigeantes à proportion.

Les phoques sont des mammifères carnassiers amphibiens, essentiellement marins et habitant principalement l'Océan Arctique, où ils se nourrissent de poissons. On en distingue plusieurs espèces, mais c'est surtout du phoque commun, ou *veau marin*, que nous nous occupons ici. Leurs membres sont, en apparence du moins, fort imparfaits, mais leurs sens sont assez développés, surtout la vue et l'odorat ; leur cerveau est en outre très volumineux, ils sont en conséquence fort intelligents et susceptibles d'éducation à un certain degré. Ils s'approprient aisément et se font remarquer en général par leur douceur, leur attachement à leur maître.

Frédéric Cuvier parle de phoques tenus en captivité qui s'étaient aisément familiarisés avec les personnes chargées de les soigner et même avec les jeunes chiens qui les rendaient victime de leur humeur folâtre. L'un de ces amphibiens s'était attaché d'une manière particulière à la personne qui prenait ordinairement soin de lui.



Le repas des phoques

"Après un certain temps, dit F. Cuvier, il apprit à la reconnaître d'aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir ; il tenait les yeux fixés sur elle jusqu'à ce qu'il ne la vit plus, et accourait dès qu'elle s'approchait du parc où il était enfermé. La faim, au reste, entraînait aussi pour quelque chose dans l'affection qu'il témoignait à ses gardiens : ce besoin continu et l'attention qu'il donnait à tous les mouvements qui l'intéressaient sous ce rapport lui avaient fait remarquer, à soixante pas, le lieu qui contenait sa nourriture, quoique ce lieu fût tout à fait étranger à son parc et que, pour y chercher le poisson, on n'y entraînait que deux fois par jour. Si le phoque était libre lorsqu'on approchait de ce lieu, il accourait et sollicitait vivement sa nourriture par des mouvements de tête et surtout par l'expression de son regard."

Un autre exécutait au commandement une quantité de petits tours, tels que de donner la patte, de se coucher sur le côté droit ou sur le gauche, de se tenir debout sur ce que nous appelons ses pieds, de faire la culbute, voire de prendre un bâton et de se tenir en faction l'arme au bras avec l'aplomb imperturbable d'un vieux troupière.

Au reste, les observations de ce genre se sont multipliées à l'infini, et les "phoques savants" font partie des attractions les plus goûtées de tout champ de foire qui se respecte. Les établissements officiels ont été distancés d'assez loin sous ce rapport par d'humiles baraques de bateleurs forains.

JUSTIN D'HENNESSIS.

NOTES HISTORIQUES

LES ACADIENS A BEAUMONT.—Dans l'automne de 1756, les paroissiens de Beaumont virent arriver au milieu d'eux plusieurs réfugiés acadiens. Ils accueillirent ces malheureux comme des frères. Mais, épuisés eux-mêmes par des levées incessantes, ruinés par plusieurs années de mauvaises récoltes, ils durent appeler l'aide du gouvernement. Un habitant de Beaumont, Joseph Roberge, s'engagea alors envers Joseph Cadet, pourvoyeur des autorités, à fournir et livrer à chacun des Acadiens réfugiés dans la paroisse et à Saint-Michel un demi-livre de bœuf ou un quarteron de lard de quatre onces de poids par jour pendant six mois. (Greffes de Jean-Claude Panet, 14 novembre 1756) —J.-E. R.

UNE "ÉPLUCHETTE".—Les habitants de nos campagnes, quand les récoltes sont finies, que les grains

(*) Les compagnons du Dr Nordenskiöld, lors de l'expédition du *Præven*, tuèrent un ours blanc dont l'estomac contenait que des aliments végétaux ; mais il paraît que c'était un pauvre vieil infirme d'ours contrainct à ce régime faute de pouvoir chasser. C'est donc une exception.